



HAL
open science

Robert Castel, Gabriel Kessler, Denis Merklen et Numa Murard, Individuación, precariedad, inseguridad. ¿Desinstitucionalización del presente?, Buenos Aires, Paidós, 2013, 180 p.

Alicia Rinaldy

► **To cite this version:**

Alicia Rinaldy. Robert Castel, Gabriel Kessler, Denis Merklen et Numa Murard, Individuación, precariedad, inseguridad. ¿Desinstitucionalización del presente?, Buenos Aires, Paidós, 2013, 180 p.. 2014, <http://cal.revues.org/3055>. halshs-01115336

HAL Id: halshs-01115336

<https://shs.hal.science/halshs-01115336v1>

Submitted on 9 Mar 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Alicia Rinaldy

**Robert Castel, Gabriel Kessler,
Denis Merklen et Numa Murard,
*Individuación, precariedad,
inseguridad. ¿ Desinstitucionalización
del presente ?***

Buenos Aires, Paidós, 2013, 180 p.

Avvertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Alicia Rinaldy, « Robert Castel, Gabriel Kessler, Denis Merklen et Numa Murard, *Individuación, precariedad, inseguridad. ¿ Desinstitucionalización del presente ?* », *Cahiers des Amériques latines* [En ligne], 74 | 2014, mis en ligne le 05 mai 2014, consulté le 06 mai 2014. URL : <http://cal.revues.org/3055>

Éditeur : Institut des hautes études de l'Amérique latine

<http://cal.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://cal.revues.org/3055>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Cahiers des Amériques latines



toute très « normale » et inhérente à toute action collective. Dommage, dès lors, pour l'anthropologue de sacrifier cette complexité au nom de l'efficacité politique, ce qui le pousse à endosser certaines simplifications comme lorsqu'il témoigne de « la fidélité des Saamaka à la notion d'environnement durable » (p. 207) ou de leur dévouement au développement du territoire. On peut en effet penser que ces positions relèvent de constructions pas si solides et « évidentes », encore moins naturelles ni très anciennes, que celles présentées ici. Comme on le sait, la mémoire collective se crée et se reconstruit en fonction des situations et des nécessités. En retour, c'est l'un des intérêts de l'ouvrage que de documenter cette construction à l'œuvre sous nos yeux grâce à la rencontre du savoir-faire anthropologique, de la mémoire individuelle de certains et de la disposition collective d'autres à se mobiliser. Que des leaders, sages et intellectuels saamaka aient réussi cette construction est en soi, déjà, très impressionnant. Il aura fallu pour cela une conjonction historique – les attaques au territoire, la guerre et l'exil, la rencontre avec les anthropologues – qui n'enlève rien à la légitimité des positions défendues, mais en éclaire les fondements.

Odile Hoffmann
(IRD / URMIS)

Robert Castel, Gabriel Kessler, Denis Merklen et Numa Murard, *Individuación, precariedad, inseguridad. ¿Desinstitucionalización del presente?*, Buenos Aires, Paidós, 2013, 180 p.¹

Près de 20 ans après la publication des *Métamorphoses de la question sociale*, ouvrage considéré comme une pierre d'angle dans le champ de la sociologie du travail et de l'intervention sociale, le recueil *Individuación, precariedad, inseguridad* s'inscrit dans le sillage ouvert par Robert Castel. À ses côtés, dans la continuité de leurs échanges théoriques – ils ont déjà publié d'autres textes conjointement² – et de leur collaboration académique – le livre est une retranscription étoffée d'une conférence donnée à la *Casa Argentina* de Paris le 1^{er} mars 2011 –, Gabriel Kessler, Denis Merklen, Numa Murard et Jean-François Laé s'interrogent à nouveau sur le travail et les politiques publiques en tant qu'organismes de nos sociétés : comment continuent-ils de les façonner aujourd'hui au regard de leurs profondes mutations ? La question est posée pour les classes populaires de part et d'autre de l'Atlantique, dans les contextes français et argentin.

1. Denis Merklen est membre du comité de rédaction des *Cahiers des Amériques latines*.
2. Ils ont tous contribué, à l'exception de Gabriel Kessler, au récent ouvrage : Robert Castel et Claude Martin (dir.), *Changements et pensées du changement : échanges avec Robert Castel*, Paris, La Découverte, 2012.

Le lecteur familier des travaux de ces cinq sociologues sur la précarisation du travail, les différentes insécurités – civiles et sociales – ou la production des subjectivités ne trouvera ici rien de complètement neuf dans l'analyse de ces dynamiques. Mais il appréciera la traduction inédite en espagnol de textes auparavant réservés à un public francophone, comme celui de Numa Murard et Jean-François Laé³. Le néophyte y découvrira une initiation, claire, concise et dense, à l'ensemble de ce champ de la sociologie qui pose au centre de sa réflexion les relations entre travail, politique et classes populaires; ainsi qu'une invitation à de nouvelles lectures, comme y incite l'introduction, en rappelant les apports fondamentaux de Peter Wagner ou François Dubet. En outre, l'ouvrage est traversé d'une double tension particulièrement féconde pour ces deux types de lecteurs. D'une part, il appelle à changer de «lunettes». La métaphore chère à Pierre Bourdieu s'opère lors de la lecture: que nous disent les lunettes françaises de la situation argentine? Et les lunettes argentines de la situation française? Tout en rappelant qu'en France, le travail s'organise encore en majorité autour du CDI, doté de protections sociales solides, et que ce type de contrat reste inaccessible pour une grande part de la population argentine, l'ouvrage se donne pour gageure

3. Tiré de leur livre: Jean-François Laé et Numa Murard, *Deux générations dans la débîne. Enquête dans la pauvreté ouvrière*, Paris, Bayard, 2012.

de penser ensemble, sans incohérence, deux contextes qui pourraient pourtant sembler très éloignés. D'autre part, le recueil parvient à réunir avec acuité théorie et empirie. Les deux derniers chapitres donnent à lire longuement les voix de différents acteurs – qu'ils soient chômeurs, délinquants ou ouvriers – auxquelles, à rebours du sens commun, les trois premières contributions apportent éclairages conceptuels et mises en sens.

Assiste-t-on à une «désinstitutionnalisation du temps présent»? L'augmentation de la délinquance, la flexibilisation des marchés du travail, l'érosion des protections sociales ou du système éducatif public, depuis le milieu des années 1970 en Amérique latine et les années 1990 en Europe, sont autant d'éléments qui pourraient nous amener à répondre de manière affirmative à cette question posée en sous-titre du recueil. L'introduction, co-écrite par Gabriel Kessler et Denis Merklen, invite à ne pas être si hâtifs dans nos jugements et à garder une posture critique face à l'idée du désengagement de l'État dans l'ère néolibérale. N'y a-t-il pas plutôt une réorientation des politiques publiques? Et si certaines institutions se fragilisent, quelles sont celles qui, au contraire, se renforcent? Le processus de désinstitutionnalisation doit donc toujours être interrogé et précisé.

Robert Castel ouvre le recueil en se penchant sur un surprenant paradoxe: là où les sécurités sont les plus grandes (en Europe notamment), la sensation de vulnérabilité est aussi



plus importante et de nouvelles peurs surgissent. Bien que l'ensemble des risques doivent être pris au sérieux, tous sont de nature différente; ils ne peuvent être additionnés ou comparés et leurs ressentis ne doivent en aucun cas être confondus avec les données objectives de l'insécurité. En rupture avec une conception globale et indifférenciée des risques (Ulrich Belck, Anthony Giddens), l'auteur nous enjoint au contraire de les distinguer et de les hiérarchiser, révélant les enjeux éminemment politiques de la gestion des risques. Il définit ainsi les contours d'une société janiforme qui valorise et encourage la prise de risques au travail, par exemple, tout en développant de nouvelles sensibilités face aux risques sécuritaires ou écologiques.

Sur cette toile de fond, Denis Merklen décortique dans le chapitre suivant l'«inflexion» (p. 65) opérée par le processus d'individuation. Il retrace la genèse des politiques publiques: liées jusque dans les années 1980 à la socialisation et à l'intégration des individus dans des collectifs protecteurs, permettant ainsi l'explosion de l'individualisme; et désormais caractérisées par l'autonomisation, la responsabilisation et l'activation de chacun face à son avenir, précisément quand ce dernier devient de plus en plus incertain et que les individus sont inégalement dotés pour l'affronter. Loin de s'attaquer aux dynamiques socio-économiques qui rendent les populations vulnérables, les nouvelles politiques de l'individu ciblent les personnes qu'elles ont préalablement

définies comme «à problèmes» (les migrants, les jeunes, les délinquants, les chômeurs, les familles monoparentales, etc.) et prétendent «intervenir» sur elles en les sommant de devenir les entrepreneurs de leur propre existence. L'argumentation est particulièrement stimulante parce qu'elle opte pour une approche diachronique, qu'elle revient sur les changements de perspectives de la sociologie critique⁴ et qu'elle puise, pour enrichir l'analyse, dans le répertoire musical, cinématographique et littéraire de la culture populaire française. À contre-courant d'une vision essentialiste, le texte démontre ainsi que la capacité d'être un individu est une construction infiniment historique et culturelle.

Une fois les concepts donnés, le regard historique et global posé, c'est au tour des percepts de prendre place, des entretiens et récits ethnographiques de se faire entendre. Numa Murard et Jean-François Laé ont retrouvé, en 2010 quelques familles rencontrées il y a trente ans, à la cité de transit des Écameaux, alors construite pour éradiquer les derniers bidonvilles puis détruite au milieu des années 1990. Dans un contexte de désindustrialisation et de précarité extrême,

4. Si la pensée d'inspiration marxiste, reprise par la gauche dite «radicale», s'attaquait au contrôle social qu'exerçait l'État (providence) sur les individus, elle semble, à partir des années 1990, prendre la défense du rôle de protecteur qu'il doit continuer à jouer. Aujourd'hui, les détracteurs de l'État social sont bien plus nombreux dans les rangs des libéraux, de ceux qui cherchent l'abolition de toutes formes de régulation.

il s'agit pour les deux sociologues de nous parler des pauvres plus que des dynamiques qui les produisent, des subjectivités et *ethos* des classes populaires plus que des données objectives. On découvre que «se distinguer» n'est pas l'apanage des classes bourgeoises; qu'il vaut mieux fumer de vraies cigarettes (des «cousues») pour ne pas être considéré comme un vagabond; qu'avoir un emploi c'est «être en règle» et ne pas être un assisté (un «cassos»); ou que c'est un devoir pour l'homme de subvenir aux besoins de sa femme et de ses enfants. Les récits de vie, contés de manière séquentielle et non linéaire, ne relèvent pas d'une recherche d'authenticité ou de vérité de la part des individus, mais dévoilent les logiques de légitimation auxquelles ils ont recours.

Dans une perspective méthodologique similaire, le dernier chapitre du recueil livre les narrations de délinquants de la région métropolitaine de Buenos Aires et distingue trois temps historiques (de 1970 à 1980, 1990 à 2002 et l'après 2002) dans le vécu de l'illégalité. Gabriel Kessler rompt avec la vision, souvent portée par la criminologie, du délit comme carrière ou «chemin sans retour» dans lequel les individus s'inscriraient de manière éternelle et immuable. Il montre, au contraire, comment les limites entre la légalité et l'illégalité se redéfinissent sans cesse dans la trajectoire des individus – il parle de «mobilités latérales» – et comment le délit est pensé comme une option conjoncturelle, qui impose un mode

de vie instable et ne préfigure jamais d'une continuité dans la criminalité. Les récits de vie permettent ainsi de montrer que la précarisation du travail, l'instabilité économique ou familiale ne peuvent expliquer à elles seules l'entrée des individus dans l'illégalité; mais dans le même temps les rationalités des acteurs sont insuffisantes pour comprendre la complexité des parcours. L'ouvrage, dans son ensemble, revendique une troisième voie/x, autonome et «honnête» (p. 12), qui n'exclut pas celles des personnes qu'il se donne à comprendre, tout en refusant d'épouser leurs points de vue.

Destiné avant tout à un lectorat latino-américain, le recueil contribue à diffuser, continuer et amender les travaux ouverts par Robert Castel, disparu quelques mois avant la publication. Malgré l'introduction et le texte de Gabriel Kessler, les spécificités de l'individuation, la précarité et l'insécurité semblent cependant moins balisées par les auteurs pour le contexte argentin qu'elles ne le sont pour la France et l'Europe. C'est en cela que le livre, extrêmement riche, ouvre de nombreuses pistes de réflexion prometteuses et appelle à penser de manière rhizomique les nouvelles dynamiques de la «question sociale» en Amérique latine.

Alicia Rinaldy
(CREDA – UMR 7227)